



Réception de Pierre Mertens

DISCOURS DE PIERRE MERTENS
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 5 MAI 1990

Monsieur,

Dois-je m'identifier dans le miroir flatteur que vous venez de me tendre ? Même si celui-ci offense une modestie que, sans faire le détail, vous avez proprement mise à mal, il existe au moins une raison pour laquelle je suis forcé de m'y reconnaître l'immensité, je dirais même : le fanatisme de vos scrupules, qu'au fil des années j'ai appris à mesurer et qui, à mes yeux, définissent votre nature. Il n'en fallait pas peu pour diriger comme vous l'avez fait cette page littéraire d'un grand journal où, il y a vingt ans déjà, vous m'avez recruté, alors que je n'étais encore qu'un auteur débutant. Il en fallait aussi pour consacrer aux faits divers du spirituel, ce recueil de poèmes intitulé *Conservateur des charges* qui dit si bien comment il convient qu'on s'approche de l'époque. Et pour chanter cette *Europe qui t'appelles mémoire*, un titre que, vous le devinez aisément, j'aurais quelque raison de vous envier ! Dans votre oeuvre vous m'apparaissiez tel qu'en vous-même : prosélyte, seulement, de vos perplexités et apôtre du doute. Mais, bien sûr, l'amitié, surtout, a inspiré votre propos jusqu'à l'outrance, cette amitié que vous exprimez à l'abri d'une pudeur qui est encore une forme de l'inquiétude...

N'est-ce pas vous, du reste, qui, avec Georges Sion, m'avez convaincu de rallier votre Compagnie, tandis que j'en étais encore à me demander si telle était bien là ma place ? Groucho Marx, avec un hilarant bon sens, avouait qu'il ne ferait jamais confiance à un club qu'effleurait l'idée saugrenue de le choisir pour l'un de ses membres... Et l'on sait la réserve que formulait le grand Stéphane Mallarmé à

propos, il est vrai, de ceux d'une tout autre Société : « Tout le mal se réduisant, dans ce quiproquo : on les veut immortels, en place que ce soit les ouvrages. »

Mais voici, mes chers Confrères, que pour répondre à une invitation qui m'honorait, il me suffisait de comprendre que vous m'élisiez non pour que, si peu que ce fût, je renonce au langage qui fut toujours le mien, mais pour me le faire tenir de plus belle. Occuper un fauteuil peut être malcommode, si on s'est accoutumé de vivre plutôt debout qu'assis. Mais, pensant à Jean Muno, dont j'allais devenir le successeur, je me suis souvenu de ce texte facétieux où, quelque temps avant d'être lui-même élu, il s'imaginait dans la peau d'un touriste égaré en ces lieux mêmes et y passant la nuit tel un gentleman cambrioleur...

On connaît la suite !

Mesdames, Messieurs,

C'est de ce gentleman — s'il n'avait rien d'un imposteur — qu'il me faut, à présent, vous entretenir. De sa vie et de l'œuvre qui l'a transcendée.

Robert Burniaux naît en 1924, au moment où, à Kierling, s'éteint Kafka, où, à Paris, sort le Premier Manifeste Surréaliste. Un écrivain saurait-il mieux choisir l'heure de sa naissance et, de même, le toit sous lequel il va grandir : celui d'un père qui écrit, et n'écrit pas n'importe quoi ? Ce Constant Burniaux qui, dans le sillage de l'ermite de Croisset, a pris pour cible *La Bêtise* et cette petite bourgeoisie qui, sous les coups de son fils, poursuivra son agonie toujours recommencée. Le temps d'un livre, seulement, *Un pur* (1932), ce père-là a détourné son attention des petites vies, des humiliés et des offensants qui peuplent son univers, pour raconter comment « Une nuit d'hiver, la tête en avant, son héros (son fils) a sauté dans le monde », et quels efforts déploya aussitôt le petit « explorateur pour aller du connu à l'inconnu ». Pour sûr, il ne pensait pas encore si bien dire ! Ainsi se nouent rituellement les conflits de générations, que ce dut être en partie contre ce père, dont il était si proche — et sa mère, Jeanne Taillieu, elle aussi enseignante et, à ses heures, femme de lettres — que le futur Jean Muno, dès avant le choix de son pseudonyme, guerroya, pour affirmer son identité, sinon sa vocation. Mais comme pour mieux assurer la réconciliation posthume qui devait s'ensuivre...

Il n'est pas aisé de se forger un prénom lorsque tant de facteurs vous ont, dans l'œuf, déterminé à devenir professeur et romancier, au sein de la plus

moyenne des classes — celle-là même que l'on considérera, toute sa vie, comme d'un mirador, avec une sorte de répulsion fascinée, et que l'on mettra en joue tel un traqueur qui ne disposerait que des mots pour l'abattre. Une telle situation n'autorise pas de longs états d'âme et encourage plutôt à cultiver la vertu d'impatience.

La rêveuse solitude d'un enfant unique dont les murs gris de la maison natale et l'exiguïté d'un jardin banlieusard brisent les élans. Des humanités anciennes à l'Athénée royal de Bruxelles, que la guerre vient interrompre. Et c'est l'aventure de l'Exode qui attire le fils Burniaux en Haute-Garonne. Combien de jeunes gens de cette génération n'ont-ils pas, en dépit des menaces et des horreurs, gardé de cette époque « un souvenir qui n'était pas celui de leurs aînés », selon les mots de Raymond Radiguet qui, une guerre plus tôt, la comparait à une période « de grandes vacances » ?

Le jeune Robert passera ses examens devant le Jury central, et emportera, dans la foulée, une licence en philologie romane, après s'être penché, dans un mémoire de fin d'études, sur « La formation du style de Colette ». Histoire, sans doute, de réfléchir, déjà, à la formation du sien... Du reste, la thèse envisagée au sujet de René Béhaine, sera bientôt abandonnée. Combien de destinées d'écrivains n'ont-elles pas débuté par le renoncement, ainsi, à une méditation sur un devancier mineur et obscur ? Façon, encore, de se faire les griffes.

D'autres décisions, en même temps, sont prises. On propose ses premiers écrits à des revues. Et on change de nom. On adopte celui de *Muno*, par référence à un village gaumais qui servit sans doute de décor à la formulation d'un secret d'enfance ? À une lettre près, on eût plutôt choisi « Mono » — mais on préfère sans doute ne pas se montrer trop explicite...

On devient professeur — que faire d'autre ? —, à Gand d'abord, puis à l'École Normale Charles Buls. On se marie avec Jacqueline Rosenbaum, qui sera la compagne de toujours, celle que l'on aura en toutes circonstances à ses côtés, et on aura deux enfants. Jean-Marc qui deviendra économiste, et Martine, enseignante, mais oui. « En m'apportant son amour, m'a confié Jacqueline Muno, c'est aussi de son humour que mon mari m'a fait don... »

Dans un jeu radiophonique, conçu à l'âge de vingt-six ans, Jean Muno nous présente, pour la première fois, *Le petit homme seul* qui recèle plus qu'un

personnage puisque, sous divers avatars, nous verrons réapparaître sa silhouette, qui nous devint aussitôt familière et apparut comme emblématique : chétive, évanescence, quasi en voie de disparition, et cependant omniprésente, insistante, incisive, bientôt aussi obsédante que si nous l'avions nous-même mise au monde au cours de quelque cauchemar prénatal. « Mon héros — le seul que je puisse comprendre de l'intérieur — sera donc cette part décriée de moi-même et de mon lecteur, le *petit bourgeois* d'aujourd'hui — le petit homme occidental, le blanc cassé. »

Le baptême de la ligne (1955) et *Saint-Bedon* (1958), les premiers livres parus, nous font pénétrer dans ce milieu des enseignants que l'auteur ne se lassera plus de visiter, tels les cercles d'un enfer embourgeoisé, où l'on ne trouve jamais son salut qu'en s'évadant...

À Monsieur Bondieu, le professeur d'histoire du récit initial, vont succéder le vieux professeur d'histoire naturelle de *L'hipparion* puis le maître d'école de *L'homme qui s'efface*, le narrateur de *Ripple-marks*, et surtout le Papin de *l'Histoire exécrationnelle d'un héros brabançon*, flanqué de ses parents — professeur comme lui, et parce qu'il convient qu'on le soit de père en fils : autobiographie oblige ! Pourquoi notre auteur convoque-t-il, sans épuiser le sujet, tant de collègues putatifs ? On pourrait penser à un règlement de comptes. À l'acharnement sans espoir ni solution qui nourrirait la verve pleine de rancœur d'une simple satire sociale. Or, cela va bien au-delà. Pas réaliste, Muno.

Ce qu'il traque chez l'enseignant, c'est le diplômé bientôt diplômé, l'arrosé devenu arroseur, l'éternel fossoyeur de gai savoir perdu dans un désert d'ardoise et de craie, l'adulte prétendu qui n'est, le plus souvent, qu'un enfant prolongé — et ne vaut que s'il s'en avise... Ô combien n'apparaît-il pas exemplaire que Papin, dans *l'Histoire exécrationnelle...*, qui traîne le même cartable depuis l'enfance jusqu'aux confins de la prépension, ne prenne, justement, sa retraite que le jour où on lui dérobe son appendice ! Mais alors, quel soulagement... Sisyphe, allégé, peut laisser libre cours à des sarcasmes dévastateurs, et bouter le feu à sa province mortifère, et belge de surcroît ! La peste soit du magister magistral ! Haro sur le professeur — *maximus pontifex* — qui ne serait celui de ses doutes, de son incertitude, capable alors d'accéder à cette « puérité parfaite » dont parlait Bataille, à propos de Kafka.

Jean Muno ne s'inscrit-il pas dans une tradition qui mènerait du *Professeur Unrat*, d'Heinrich Mann, saisi par la débauche et la tragédie, jusqu'à *La planète de Mister Sammler*, de Saul Bellow, humaniste en proie aux convulsions de l'Histoire ? En passant par *Le sang noir*, de Louis Guilloux, où l'on voit un prof de morale, brimé par des potaches, persécuté par ses collègues, transcender son amertume et sa haine dans le *credo* suicidaire qui l'emporte : « La vérité de cette vie, ce n'est pas qu'on meurt, c'est qu'on meurt volé ! »

Plus proches de nous, Jacques Sojcher et Liliane Wouters ont célébré la grandeur ironique des rêveurs modestes et dénoncé la mégalomanie comique, solennelle et totalitaire des songe-creux. Contre ces derniers, Jean Muno revendique, ainsi que l'a si bien observé Jean Tordeur, « le droit à l'inexplicable, à l'évasif, à l'éventuel »...

En 1957, Robert et Jacqueline Burniaux s'établissent à *Malaise*. La frontière linguistique traverse le jardin de leur villa. Bien sûr, on ne décide pas innocemment de vivre dans un lieu qui porte pareil nom. Pour les mêmes raisons, le grand Jean de Boschère ne s'est pas, impunément, attaché, agrippé aux rues de *Lierre* — où il dit avoir passé « une violente et solitaire jeunesse » — ou à *La Châtre*, où il dira son amputation de Dieu...

Quant au hameau de Malaise, il a inspiré ou accueilli d'autres écrivains d'ici. Le flamand Herman Teirlinck qui y a livré son *Combat avec l'ange* (*Het gevecht met de Engel*). Et puis le grand méconnu, Hubert Chatelion, auquel même la bénédiction de Franz Hellens n'a pas assuré la moindre postérité. « Comment remplir, sans tarder, *mon rôle* dans le monde ? » se demandait ce médecin né avec le siècle et que la syphilis allait emporter à l'âge de 41 ans. Une question qui eût ravi celui qui s'éteindrait, près d'un demi-siècle plus tard, en laissant un *opus* ultime intitulé *Jeu de rôles* ! Quant à Muno, avait-il choisi Malaise ou bien Malaise l'avait-il élu ?

Il nous suffit de savoir que c'est là que l'écrivain a diagnostiqué, de livre en livre, ce que Camus appelait « le malconfor » moderne.

Dans cette thébaïde, Jean Muno écrira d'abord deux récits où le merveilleux a sa place. Mais tandis que là, la féerie tourne à moitié bien, ici elle vire franchement au cauchemar.

L'Hipparion (1962) ou comment « apprendre à vivre dans un monde sans magie », nous avertit Paul Willems, dans une préface à la réédition de l'œuvre chez J. Antoine. Lionel Van Aerde, naturaliste au rancart, peut bien, sur une plage du nord de la France, tomber nez à nez avec un quadrupède datant du pliocène et dont s'est éteinte l'espèce depuis des millénaires, son premier réflexe est de fuir. Qu'il n'y parvienne pas et le piège du quotidien se referme sur lui. Devenu Don Quichotte, c'est en vain qu'il soumet cette Rossinante mythologique à la sagacité des milieux scientifiques. Il ne se heurte qu'au scepticisme dont lui-même, toute sa vie, a fait sa devise. Aussi qu'allait-il s'intéresser au vivant, quand « la science ne lui demandait qu'un squelette » et qu'il restait sous terre tant d'objets morts à exhumer ? L'animal fabuleux, séquestré au fond d'une cave pour qu'on le mît en fiches, ne tarde pas à dépérir, et finira équarri, tandis que son découvreur sera brocardé par une gazette locale.

« On ne sait jamais combien d'innocence on trahit », a superbement écrit Graham Greene. Et c'est en ce sens, assurément, que la cruauté de ce récit troublant emprunte à celle des *Contes du chat perché*, de Marcel Aymé. Observons comme ici, déjà, le miracle est venu de la mer et comment il s'est enlisé dans les sables mouvants de la quotidienneté citadine. Il s'agit d'un fantasme qui connaîtra, sous la plume de Munro, d'autres rebondissements...

Mais le même mouvement qui, dans *L'hipparion*, tire les créatures vers le bas, pour les détruire, peut se retourner. C'est la belle aventure que connaît Monsieur Rami, dans *L'homme qui s'efface* (1963), ce jour de tempête où son parapluie l'entraîne en plein ciel. L'effroi de cet Icare malgré lui laissa bientôt la place à un sentiment de libération, à la curiosité, puis à l'émerveillement. Oh! on ne va pas laisser le déserteur, ce traître à la loi de la pesanteur, s'évader comme cela. Pourtant c'est dans la nuée qu'il échappe à la traque de ses poursuivants pour y cacher sa double vie. Car, de son terrestre séjour, il a emporté au moins un souvenir : celui de cette gravure épinglée dans un mur du préau, à l'école, et représentant *L'été*. C'est dans l'univers plane de cette affiche que Monsieur Rami finira par s'engouffrer, pour retrouver celle que les élèves avaient baptisée Annabelle, du jour où ils s'avisèrent que sa silhouette ne laissait pas insensible leur instituteur. Faut-il, pour se soustraire à l'humiliation de vivre, et accéder au

bonheur, entrer dans l'éternité des images ? Telle pourrait bien être la morale de cette fable aigre-douce dont un Vialatte n'eût certes pas dénié la saveur.

« Il regarde la mer, la scène vide. » C'est une des premières phrases d'un récit : *L'île des pas perdus* (1967), que même les experts en munologie — cette tribu existe : je l'ai rencontrée — considèrent avec un relatif dédain, pour des raisons que je m'explique mal. L'auteur ne s'y montrerait, pour une fois, pas assez cocasse, il sacrifierait trop ouvertement au drame. Disons qu'il échappe, le temps d'un livre, à son registre habituel, et c'est tant mieux. Demande-t-on au plongeur de refaire surface toujours au même point de la nappe océane ?

« Il regarde la mer, la scène vide. » Tout Muno, ou à peu près, se trouve pourtant ici. Un littoral intact, exaucé comme par les mirages qu'il suscite. Et peut-être un rôle à jouer ? En un tel lieu, la beauté des femmes pourrait apparaître si liée à celle des flots qu'elles devraient se réveiller sirènes... Et la période des vacances n'inspirerait-elle pas toujours un fantasme de fuite, et même tout un art de la fugue ? Seulement, voilà : « la scène est vide ». En soi, comme en-dehors de soi. « Ma tête est aussi vide qu'un théâtre où l'on viendrait de jouer », écrit, un jour Kierkegaard. Et le petit fonctionnaire qui perd ses pas dans l'île penserait bien de même, si seulement il avait des lettres. Car — il est temps de le souligner — tout se passe dans un lieu insulaire.

Un jour où l'on demandait à Cocteau ce qu'il emporterait d'une demeure qui serait la proie des flammes, il répondit : « Le feu... » De la même façon, Muno — et ses personnages — apparaissent moins comme des chercheurs de trésor que tels des chercheurs d'île ! Et, souvent, le destin les sert : l'île est déjà là, sous leurs pieds, offerte d'avance, en quelque sorte, et de toute éternité.

Qu'un forçat s'échappe, un jour, du pénitencier proche, et on devine que l'ordre des choses va s'en trouver ébranlé. Ne serait-ce que parce que Paul découvre qu'il a conservé indemne, depuis l'enfance, certain « goût romanesque des évasions réussies »... Un accident inespéré : on pourrait se sauver, grâce à lui, de sa médiocrité. Il est permis de songer à Faulkner (*Les palmiers sauvages*), ou à Marguerite Duras (*Dix heures et demie du soir en été*). Paul cesse de bovaryser sur les amours éphémères que connut en ce lieu, naguère, l'auteur de ses jours. Il se met plutôt en quête du fugitif. Car « il y a un rôle pour lui dans le malheur de Karl ». Nous y revoilà. Il regarde la mer — et la scène n'est, soudain, plus vide.

Quelques jours devant soi, quelques heures peut-être, pour renouer avec une invincible jeunesse.

Et puis, tout se défait. Paul peut même supposer, à la fin, qu'il a servi de lévrier et d'indicateur, malgré lui, aux gendarmes pour qu'ils retrouvent la piste de l'évadé. Et son père, ailleurs, est occupé de mourir. On a parcouru sur cette île « tous les chemins de la solitude et des malentendus ». On assiste à l'agonie de tout, au chevet du monde entier. Plus d'espoir à nourrir : on peut abandonner même celui-ci, presque comme un fardeau.

Après cela, on est mûr, sans doute, pour écrire une épopée de la dépossession ordinaire. Ce sera *Le joker* (1972). On jouera une partie de poker, de jokermenteur. Ou comment jouer dans un monde de tricheurs. En ne gagnant ni ne perdant vraiment. En trichant autrement. En brouillant les cartes de la vie sans tout à fait se brouiller avec le monde...

À un vieux jeune homme, bibliothécaire, qui s'appelle Alphonse Face, sans doute parce qu'il ne peut aborder l'existence qu'à revers, échoit un chien, et un nouveau métier : celui d'antiquaire. Il y a de la promotion dans l'air. On se met, ma foi, à exister pour les autres. Mais on a beau naviguer sur les eaux tranquilles du square, et s'inventer une nouvelle famille comme on s'invente des croisières, on n'accomplit jamais que la circumnavigation de sa propre vie, on ne réécrit jamais que le roman familial que vous prêterait un docteur Freud résidant à Dallas ou Falcon Crest et, au bout de la laisse, il y a peut-être un chien mais, à l'autre bout, il n'y a que soi... On ne promène qu'un seul été le clébard qui fit sensation au concours canin : la pelade, ensuite, ronge celui-ci comme un acide, on tond le bichon et il en meurt plus personne, désormais, pour entendre la voix de son maître. Dans sa très relative splendeur comme dans son absolue misère, Alphonse Face apparaît toujours subir les circonstances. Ne nous y trompons pas. Derrière son quant-à-soi, glisse, couleur muraille, comme le fantôme d'un secret refus, d'une révolte douce, d'une rébellion silencieuse. Les personnages de Muno sont des rusés. Ils ont plus d'un tour dans leur sac à discrètes malices. Oh ! ils ne tonitruent pas, ne s'opposent guère — mais ils n'en pensent pas moins. Ce sont des révolutionnaires par temps de brouillard, des dissidents qui remontent, quand on ne les attendait plus, de leur cave, d'un troisième sous-sol ou d'une catacombe oubliée depuis longtemps. Les passagers clandestins d'un voyage autour de leur

chambre. Pourtant, ainsi que l'a souligné Jacques De Decker, « il s'agit, avant tout (pour eux) de négocier leur survie ».

À cette fin, il n'est de stratégie que feutrée, et de guerre, que de l'ombre. Ce n'est pas rien. Puissent toutes les civilisations mourantes aussi efficacement protester contre leur propre mort...

Au réveil, la ville de Troie qui sommeille en chaque lecteur constate qu'un cheval blanc l'a investie — et que, bien sûr, ce cheval est un hipparion.

Une année sabbatique, puis une retraite anticipée permettent à Jean Muno de voyager et, plus encore, de se replier. Car même le séjour qu'il effectue en 1974, en Hongrie, sédiments peu son oeuvre à venir. C'est ici que Muno se déplace, c'est-à-dire dans ses livres. On peut être, sur place, un touriste de l'Universel... Et Valéry rappelle qu'il existe un picaresque de la vie de l'esprit. Même cet horizon marin qui importe tant pour notre auteur, n'est jamais qu'horizon, justement. Un confins, la clôture du monde qui nous retient captifs. Et donc le lieu d'une inaccessible pureté, d'une impossible réconciliation, d'une interminable convalescence.

La mer, chez Muno, on ne la prend jamais. On la contemple du rivage tel le guetteur, au troisième acte de *Tristan et Isolde*, qui annoncera bientôt une funeste nouvelle.

Et les vacances qu'y passent rituellement ses personnages ne sont jamais que le moment *d'une vacance*, d'une vacuité de l'être, dans le meilleur des cas : d'une disponibilité subite à l'inhabituel et, alors, peut sonner « l'heure de la vérité », comme il le confie à Frank Andriat. Croit-il si bien dire ? En termes de tauromachie, « le moment de la vérité », c'est celui de l'estocade !

Sur cette mer-là, et en proie au contraire absolu d'une béatitude, le narrateur de *Ripple-marks* (1976) vient déposer le livre à écrire comme sur un lutrin. Il va s'immerger dans un « bain de mots », il va suivre, dit-il, une « typothérapie ». Du reste, la plage et la page blanche se superposent et se confondent bientôt au point que couvrir l'une de signes ne résultera plus que du déchiffrement de l'autre. L'angoisse devant la feuille vierge s'alimentera de celle qu'on éprouve devant l'encombrement du littoral. Des euphories rarissimes, d'exceptionnelles alacrités

ponctuent, de loin en loin, des rêves matricides et des tirades d'une misanthropie toujours à l'ouvrage et qui confine à la plénitude... Cela jase, et même : cela jasse !

On est le voyeur prédateur de la laideur universelle, le séismographe de la médiocrité. À force, la mer même se dérisionne. Le brise-lames ne serait-il pas qu'un brise-vie ? Des femmes passent, sans doute, mais elles sont moins l'avenir de l'homme que, sans pitié, à l'image de son inaccessible rédemption. Pour dire cela, le narrateur trouve des accents quasi célimens. S'il métaphorise le monde, ce n'est assurément pas pour le sauver, mais pour le confondre.

Bien sûr, l'auteur règle des comptes. Avec ceux que Sartre appelait « les salauds » et Camus, « les juges-pénitents ». Avec ceux que Muno nomme lui-même « les compétents », les « escrocs humains », et il dénonce « la puanteur de leurs bonnes intentions ». Bien sûr, il prétend avoir été « berné », comme Simone de Beauvoir déclara, naguère, avoir été « flouée ».

Mais sur cette « plage tragique de son enfance asphyxiée », ce rivage échiquéen, c'est à lui-même qu'il ménage ses coups les plus rudes. On ne saurait guère imaginer plus triomphante séance d'autoflagellation.

« Pauvre Hamlet de série, je n'étais qu'une rature... » On dirait, en effet, que cet Ulysse ne s'en veut pas peu de n'être point même allé jusqu'à l'embarcadère ! Ou que ce nouvel Icare fut aussitôt plaqué par la tempête sur le rivage. Restent les mots, mais aussi vains, et pour aussi peu de temps que ces rides qui sillonnent le sable entre deux marées hautes. Même le verbe, dirait-on, ne formule jamais que des mégalomanies de vaincu, des transes d'eunuque. On ne sera jamais, dit l'auteur, qu'« un coupeur de rubans symboliques ». Mais pour célébrer quelle inauguration ?

À la fin, il ne lui reste qu'à s'abandonner au fantasme néronien d'un incendie purificateur. « Et la nuit de ta mort, se dit-il, sera plus aimable que le jour gris de ta naissance. »

Et puis — j'allais dire : bien sûr — cela se passe en Belgique. Non que Muno ne se sente belge, bien au contraire, mais nous allons voir ce qu'il en coûte à l'auteur de *l'Histoire exécrationnelle d'un héros brabançon* (1982).

Rompant avec la chronologie bibliographique, c'est, du reste, ce livre qu'il nous faut évoquer à présent, où l'auteur s'est jeté à corps perdu, lesté de ce qu'il lui

restait d'autobiographie à exprimer, mais comme pour mieux tordre le cou au genre, lui faire rendre gorge, et briser les images de marque, les ultimes icônes, le *look*, qui auraient, par mégarde, échappé à la fureur sacrilège qui se donne libre cours dans *Ripple-marks*. Iconoclaste, Muno ? Assurément ! Mais tout d'abord de soi, suggère Jacques-Gérard Linze. Roman d'éducation. Si l'on veut mais, plutôt : de désapprentissage des idées reçues. Que la fête commence !

Les origines ? « Ne pas savoir où l'on va, c'est banal, écrit l'auteur, mais ignorer d'où l'on vient ! » Et, plus loin : « Ni Flamand, ni Wallon, ni Bruxellois Que de *ni*, mon Dieu ! Addition paradoxale, de négations. » Plus loin, encore : « Ah ! le compromis ! À la fois *dedans* et *debors*, avec et cependant *autre*. » La conclusion ? Elle s'impose d'elle-même : « Je revendiquais, dit Papin-Muno, ma belgitude, quarante ans avant la lettre. » Voici, on s'en doute, qui n'est pas pour nous causer du déplaisir !

Chez notre auteur, plus le pays est, pour une fois, décrit avec réalisme, plus il paraît irréel. Il s'en fait l'ethnologue narquois. Tristes tropiques, pauvre Belgique ! Il la considère — forcément — par le petit bout de la lorgnette. J'ai souvent pensé, à titre personnel, que si le Fabrice de Stendhal avait adopté son fameux petit point de vue... à Waterloo, c'est-à-dire chez nous, ce ne dut pas être tout à fait par hasard ! Quant à Muno, il contemple, fasciné, l'établissement de la frontière linguistique tandis que sous d'autres cieux, et par-delà, un cosmonaute soviétique débarque sur la lune Gageons que si la Belgique n'existait pas, Muno l'eût inventée Un territoire romanesque à marquer d'une pierre blanche, tel le Yoknapatawpha de Faulkner ou la Syldavie d'Hergé... Le roman casse bien d'autres pipes. Les cénacles littéraires locaux, sociétés d'encensement mutuel à charge de revanche, qui se mettent « au chevet de la petite littérature malheureuse ». La classe moyenne, dont l'écrivain détecte le degré zéro. Et « cette gauche, écrit-il, qui nous était chère mais d'autant plus qu'elle était lointaine », bien sûr.

Cependant, la narration n'aurait pas son épaisseur, ni sa profondeur de champ si, sur tout cela, ne passait l'ombre du Temps : « Je croyais raconter l'histoire de ma vie, et voilà que, déjà, je raconte celle de ma mort. » En cela, *L'Histoire exécrationnelle...* apparaît surtout, déjà, comme la *Chronique d'une mort annoncée* de l'auteur lui-même.

Nous savons, toutefois, que pour désarmer les démons mous, les spectres flasques qui le harcelaient, notre homme disposait d'au moins deux armes qui, en tout temps, ont fait leurs preuves. L'humour, et ce talent bien belge : le sens du fantastique. Un humour des situations qui cède de plus en plus la place aux jeux de la rhétorique. Recours constant aux métaphores, aux antiphrases et au bon usage du contrepet ou de la paronomase. On ne sera guère surpris de la révérence que nourrissait Muno pour un Raymond Devos. (« Je hais les murs / qui sont en nous ! » : une phrase que Muno aurait pu signer). On ne s'étonnera pas, non plus, que sa mélancolique et acerbe clownerie ait été si bien mise en évidence à la scène par Patrick Bonté.

Quant au fantastique... On se rappellera quelle est une de ses fonctions essentielles : de dénonciation, de protestation contre l'ordre des choses, que l'écrivain transgresse au prix d'une sérieuse incartade esthétique, en donnant un coup de canif dans le tissu du réel... Voyons comme, dans les *Histoire singulières* (1979) et les *Histoires griffues* (1985), entre autres, même les revenants apparaissent bourgeois et les vampires ou les fantômes un tantinet « qualunquistes » ! Quant au double — si cher à l'auteur — il le porte, tapi au fond de soi, bien plus qu'il ne le rencontre dans le miroir, et c'est de là que, *mezza voce*, il lance son cri de détresse, il appelle au secours. On ne peut être que « témoin, comme le rêveur l'est de son rêve ». On comprend alors la défiance que manifestait Muno à l'égard de la psychologie. Kafka lui-même n'a-t-il pas clamé « De la psychologie pour la dernière fois » !

Notons qu'il s'agit pourtant d'un *credo* ambigu, voire d'un serment d'ivrogne. Les *Histoires...* de Muno, à l'instar de *La métamorphose*, regorgent de psychologie — mais toujours un peu dévoyée, pervertie.

Antoine Vitez ne déclarait-il pas, il y a quelques jours à peine, dans un message pré-posthume, que ce qui nous restait, c'était « la prophétie, et même le devoir de prophétie, c'est-à-dire : le sarcasme, l'invective et la prévision, donc la critique des temps actuels, l'annonce d'autres temps... »

Mesdames, Messieurs, l'homme dont j'ai décrit le parcours, avec bien des lacunes, j'en ai peur, a été appelé par votre Compagnie en 1981. D'autres reconnaissances lui sont échues au fil des années. Prix Hubert Krains, dès 1955. Prix Paul Gilson de

la Communauté radiophonique des programmes de langue française, en 1966. Prix du Gouvernement, en 1968. Prix de la ville de Bruxelles, 1977. Prix Rossel, enfin, en 1979.

Je n'ai rien dit des essais pourtant si éclairés qu'il a consacrés à notre littérature, seul, ou en collaboration avec Robert Frickx ni de certaines œuvres de circonstance ou de commande où, cependant, il ne démérait pas. Car, en tout ce qu'il faisait, on retrouve ce souci houleux, ce soin presque rageur d'être soi. Cette ombrageuse fidélité à soi-même.

Mais il est temps de conclure.

Au lendemain d'un dernier voyage, sur la presqu'île de Giens — encore un lieu insulaire — un adénome de l'hypophyse vient, un temps, le frapper de cécité. Mais il bénéficie d'une rémission. Il met alors la dernière main à *Jeu de rôles* (1988) où, dans le labyrinthe bureaucratique d'un service des « dossiers en souffrance » — tout un programme —, « la fiction fait le plein, la vie réelle n'est plus que l'ombre d'elle-même ». La littérature y est proposée comme thérapie — on le suppose : homéopathique...

Et puis Jean Muno s'enfonce dans son dernier décor : une broncho-pneumonie l'emporte, le 6 avril 1988, à l'âge de soixante-quatre ans.

Par ironie, sans doute, il ne nous laisse pas seuls. Il nous lègue, en partant, son goût prononcé pour l'écriture : celle-là même dont il célébra les vertus chez un Marcel Moreau, dont on conçoit qu'il lui ait été si proche. Même conjuration, chez l'un et chez l'autre, de la trivialité ambiante. « Notre défaite : le quotidien », disait encore Kafka.

Jean Muno m'a dédié le livre de lui que je persiste à mettre au premier rang, *Ripple-marks* : « Au romancier grâce à qui la Belgique semble, enfin, sortir de son tombeau. »

C'était beaucoup trop d'honneur, vraiment ! Et formulé dans un de ces accès de folle générosité dont le signataire n'était pas économe. Je ne le cite que pour rappeler que, grâce à lui, et maints autres qui sont ici même réunis, la Belgique littéraire est sans doute sortie de son caveau de famille, dans le même temps que la Belgique institutionnelle y descendait. Pouchkine assurait que c'était le Diable qui l'avait fait naître en Russie avec du talent... Quel Lucifer n'eût-il pas évoqué s'il était né dans nos murs ?

Mais face aux fossoyeurs d'une nation, ses écrivains demeurent toujours des trompe-la-mort sinon des experts en réanimation. En défendant, pour notre part, cette langue française dont un Roumain, Cioran, déclara un jour qu'elle seule permettait d'exprimer l'enfer avec tact.

Tel est notre unique, notre ultime patriotisme.

Mais quel pourrait bien être, alors, le dernier message que nous a livré, en s'éloignant sur la pointe des pieds, ce petit homme au visage cuivré, tanné, de baroudeur sédentaire, d'aventurier immobile, de sorcier inca?

« Je coexistais tant bien que mal, nous dit son homologue Papin, dans *Histoire exécrable...*, avec mon époque dans le malaise (!) des fausses connivences. »

Prenons-y garde : il est un malaise, une difficulté d'être propre à ceux qui demandent au monde le meilleur. Ceux-là ont des appétits de cannibales et des exigences de trop-doués. Ils conjuguent le malaise et la mer. Le malconfort et le rêve. L'insularité avec l'évasion.

« Qu'importe alors, disait Borges dans une adresse à James Joyce, qu'importe une génération perdue, ce miroir vague, si tes livres la justifient. »

Ce qui me rend proche de celui dont je vais, à présent, occuper le fauteuil, c'est qu'il devait savoir que, pour un écrivain, il n'y a pas, hors la littérature, de salut sur cette terre. Même s'il lui arrivait de rêver, à la fin de sa vie, qu'il cesserait d'écrire — rêve paradoxal et vain qu'ont caressé tant de nous.

Mais non.

Ce qui nous rapproche encore, je crois, c'est un même amour de la stylisation, d'une mise en forme : celle-là même dont Virginia Woolf enseignait qu'elle seule assurait, en définitive, la traduction du sens et des émotions. Il haïssait, comme je les déteste, toutes les formes contemporaines du prosaïsme. « Et foin du roman, comme disait Jules Renard, qui ne serait qu'un roman. » Quant aux mots, ils ont, tels les fauves, pour habitude de mordre ceux qui les redoutent et ne peuvent les apprivoiser...

Jean Muno devait se douter aussi que ceux qui, au nom de la vie, dénoncent — comme c'est, paraît-il, à la mode — la littérature, ne sont jamais que des charlatans exerçant indûment l'art de guérir.

Car guérir la vie, si peu que ce soit, des mensonges et des impostures qui la menacent et la gangrènent, telle est, sans doute, Mesdames et Messieurs, notre seule mission, si nous en avons une.

Copyright © 1990 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Pierre Mertens, *Réception de Pierre Mertens. Séance publique du 5 mai 1990* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1990. Disponible sur :

< www.arllfb.be >